

CERCLE CULTUREL DES ARTS ET LETTRES ORLEANS-VAL DE LOIRE
TOURS

Année 2022-2023



PHILOSOPHIE

LE CONFLIT SUJET / OBJET



Emmanuel Kant

Sixième dossier 01 mars 2023

Julien Molard



Julien Molard

On a l'impression que la philosophie a toujours besoin de contradictions, de deux notions qui s'opposent ou se font face.

- L'Être et non être
- Les atomes et les idées
- L'Un et le multiple
- La théorie pure et la pratique expérimentale
- La morale et l'éthique
- La foi et la raison
- Le sensible et l'intelligible
- Le sujet et l'objet

A chaque fois deux philosophes incarnent ces dichotomies :

- Parménide et Démocrite
- Epicure et Platon
- Plotin et Mani
- Bergson et Bachelard
- Aristote et max Weber
- Pascal et Descartes
- Condillac et Hegel
- Kant et Hume

Le sujet et l'objet sont deux notions équivoques. Elles enveloppent, comme aurait pu le dire Karl Jaspers, les notions primaires que sont l'homme (sujet) et le cosmos (objet), l'être et la chose, *toon* et *ousia* en grec, *esse* et *res* en latin.

Kant (1724-1804), qui dans sa **Dissertation** en 1770 s'intéresse aux relations entre sensible et intelligible, découvre que si depuis des siècles l'on s'interroge sur le sensible et si on l'explore sous toutes ses coutures, il n'en est pas de même de l'intelligible.

Si on schématise à l'extrême en disant que le sensible c'est la **matière** et l'intelligible la **pensée**, on se rend compte que justement, à l'époque de Kant, peu de travaux portent sur la pensée.

Or Kant est un cartésien. Tout ce qui concerne le « *je pense* » l'intéresse et il veut l'explorer. A l'époque de Descartes la pensée, *logos*, s'est muée en **raison**, de **ratio** en latin qui signifie **calcul**, **compte**. On a oublié aussi que **ratio** au XVIIème siècle est un anglicisme qui signifie « *proportion entre deux valeurs de même nature* ».

Ratio c'est penser comme l'on calcule. Or **logos** voulait dire aussi en grec **calcul**.

On est bien dans le même domaine et comme le **noû** des Anciens voulait dire **idée** on peut bien s'accorder sur le fait que le **rationalisme** est un **idéalisme**.

Donc Kant est un rationaliste et il accepte que la **raison**, comme la **foi** sont **dogmatiques**. Car Descartes l'avait bien dit « *le bon sens, la droite raison, est la chose au monde la mieux partagée* ». Elle est commune à tous les hommes. On retrouve bien la notion de **loi commune** (**dogma** en latin).

Kant idéaliste-rationaliste va découvrir à la lecture de Hume (1711-1776) l'importance de l'expérience, cet *a posteriori* que Kant avait écarté pour mieux se consacrer au processus qui consiste à faire de *l'a priori* la règle aux dépens de l'expérience. Car connaître les choses par expérience, (empirisme) c'est les mal connaître. Pourtant Hume dit le contraire. Il redonne toute valeur à l'expérience qui permet de mieux saisir les choses.

Kant est bouleversé par cette découverte et avoue avec humilité, qui est l'une de ses qualités : « *La lecture de Hume m'a réveillé de mon sommeil dogmatique* ».

La méthode empirique de Hume repose sur l'objet en soi, sur la chose que l'on décortique et explore, pour ensuite par une méthode de dialectique ascendante, monter jusqu'aux idées.

Kant qui avait préconisé une révolution copernicienne en philosophie accepte néanmoins la réhabilitation de l'importance de l'objet par rapport au sujet. Si depuis des siècles tout tourne autour de l'objet, les choses en soi, le **cosmos**, le sensible en général, Kant appelle de ses vœux une révolution qui donne au sujet la primauté. C'est le rationalisme que l'on a vu précédemment. C'est la raison qui prime sur la chose.

Mais la lecture de Hume va le faire réfléchir et constater que sa position est aussi dogmatique que celle de la foi. Rien n'est vraiment tranché et ne le sera que bien tard par Husserl et sa phénoménologie qui est bien une tentative de concilier objet et sujet. La formule de Husserl prend tout son sens : « **la conscience est toujours conscience de quelque chose** ».

ECLOSION DE « LA PENSEE MODERNE »

Rapports entre sensible et intelligible
(*passion*) (*raison*)

LA PENSEE SCOLASTIQUE

« Rien ne se trouve dans l'intellect qui ne soit auparavant dans les **sens** »

LA PENSEE MODERNE

BACON : les sens ne font qu'obscurcir le raisonnement

DESCARTES : « *Je pense donc je suis* »

Primauté donnée à la pensée, à l'intellect, à la **raison**

HUME

La raison n'est pas suffisante pour éclairer notre jugement. Elle ne répond qu'logiquement à nos interrogations.

« Est-il contraire à la raison de préférer une égratignure à mon doigt à la destruction du monde ? »

LA PENSEE KANTIENNE 1770

Oui, la raison prime sur les sens,
L'intelligible sur le sensible,
Dogmatique

*Réveil de mon sommeil
dogmatique*

KANT revisité par Hume

Seul, l'**universel** apporte une réponse **juste**

La raison sans la morale n'est rien
La morale est une quête volontaire d'universalité

« Agis de telle sorte d'après une maxime que tu puisses vouloir qu'elle devienne loi universelle »

Emmanuel Kant naquit le 22 avril 1724 et mourut le 12 février 1804, quelques semaines avant son quatre-vingtième anniversaire. Il vit le jour et s'éteignit dans la ville de Königsberg (aujourd'hui Kaliningrad, enclave russe entre la Pologne et la Lituanie), dont il ne s'éloigna jamais de plus d'une centaine de kilomètres. A l'époque, Königsberg, de langue allemande, était la capitale de la Prusse orientale, politiquement rattachée à Berlin au sein du royaume de Prusse. Johann Georg Kant (1682-1746), son père, était sellier et épousa Anna Regina Reuter (1697-1737), fille d'un de ses confrères. Le couple eut neuf enfants, Emmanuel était le quatrième. Cependant, à sa naissance, seule une sœur de cinq ans son aînée vivait encore. Sur les cinq enfants qui virent le jour après lui seuls deux filles et un garçon survécurent. Kant perdit sa mère à l'âge de 12 ans et son père à 22 ans ; à partir de ce moment, ses relations avec sa famille furent quasi inexistantes. Son frère, de onze ans son cadet, devint prédicateur et lui écrivit régulièrement pour le prier de lui accorder une entrevue. Kant ne trouva jamais le temps de le recevoir et mettait même plusieurs mois à répondre à ses lettres. En revanche, il versa à ses frères et sœurs une rente qui leur permettait de vivre décemment. Dans les dernières années de sa vie, lorsque ses facultés physiques déclinèrent, il dut congédier celui qui avait été son domestique pendant de longues années, Martin Lampe, en raison d'abus de confiance répétés. Les personnes qui s'occupaient de Kant demandèrent alors à l'une de ses sœurs de prendre soin du philosophe, ce qu'elle fit avec tendresse et dévouement.

Kant est entré dans l'histoire de la philosophie grâce à ses trois Critiques, mais avant la publication de ces œuvres, il était déjà l'auteur d'un nombre considérable de textes qui, sans revêtir la même importance, préfiguraient les Critiques. Il est d'usage donc de distinguer dans son parcours deux périodes, celle dite « critique », qui commence avec la publication de la première Critique (1781) et se poursuit jusqu'à la fin de la vie du philosophe (1804), et celle dite « précritique ». Ce terme indique qu'elle est antérieure à la période critique, mais également que l'on détecte déjà dans les écrits de ces années-là une continuité dans les préoccupations et les points de vue et, par conséquent, une unité dans l'ensemble de l'œuvre.

Les premiers travaux de Kant partagent deux caractéristiques : l'acceptation de la nouvelle physique de Newton, qui utilise les méthodes mathématiques pour décrire et connaître la réalité, et la méfiance envers la métaphysique, c'est-à-dire la recherche des vérités hors du champ de la physique. Tout ce que la science a de clarté et de simplicité devient confusion dans la métaphysique, affirme Kant. Il explique lui-même la différence entre les méthodes de la physique, d'une part, et la métaphysique, d'autre part : les mathématiques « s'appuient sur leur propre évidence », tandis que la physique « est basée sur l'expérience et sur la confirmation constante qu'elle peut en recevoir ». La métaphysique, au contraire, « s'occupe non seulement des notions naturelles qui trouvent toujours leur application dans l'expérience, mais encore des notions pures de la raison qui ne sont jamais données que dans une expérience possible », Autrement dit, la physique s'intéresse à la réalité, tandis que la métaphysique analyse les sources rationnelles de la connaissance et s'intéresse, par conséquent, à l'application de la raison à elle-même pour établir ses possibilités et ses limites.

Les premiers écrits de Kant sont axés sur la connaissance de la nature à partir des théories newtoniennes, mais intègrent tous, dès le premier volume, des préoccupations méthodologiques et des doutes quant à la métaphysique. Ils incluent toujours une réflexion sur le processus d'accès à la connaissance. Bien qu'il procède par tâtonnements, Kant cherchait déjà une sorte de théorie de la connaissance qui permette de saisir le mécanisme par lequel tout type de savoir apporte une certitude. L'objectif, s'il était possible, consistait à l'exporter ensuite de la science vers d'autres domaines : la métaphysique et la morale, en particulier.

La période précritique fut inaugurée par un texte rédigé en 1746, lorsque le philosophe n'était âgé que de vingt-deux ans et étudiait encore à l'université. Cet écrit, intitulé *Pensées sur la véritable estimation des forces vives*, fut publié trois ans plus tard (en 1749), grâce au soutien financier de l'un de ses oncles. Le dernier texte de cette époque est celui qu'il lut lors de sa leçon inaugurale d'intronisation à la chaire de logique et de métaphysique de l'université de Königsberg, en 1770 : *De la forme et des principes du monde sensible et du monde intelligible*. Cette œuvre est séparée de la Critique de la raison pure par onze ans vierges de toute publication, connus comme les « années de silence ». Le philosophe était déjà âgé de 46 ans et venait juste d'accéder à une certaine sécurité financière. Même s'il ne publia rien pendant une décennie, il employa ces années à élaborer sa philosophie et commença à mener la vie réglée qu'on lui connaît. La révolution que provoqua la pensée kantienne était encore à venir.

RATIONALISME ET EMPIRISME

C'est un lieu commun d'affirmer que la philosophie kantienne se construit sur la base du rationalisme (courant philosophique qui pose la raison comme seule source de connaissance) et de l'empirisme (courant qui donne la priorité à l'expérience, notamment sensorielle). Ces deux philosophies prédominèrent en Europe du XVI^e au XVIII^e siècle environ. Le rationalisme fut la philosophie dominante sur le continent, tandis que l'empirisme trouva ses plus importants penseurs dans les îles Britanniques. Dans le bloc rationaliste figurent entre autres Descartes, Spinoza, Malebranche et Leibniz, et, du côté empiriste, Francis Bacon, Hobbes, Locke, Berkeley et Hume.

Le philosophe écossais Hume (1711-1776) affirme que notre connaissance découle de nos perceptions, à partir desquelles nous pouvons formuler des idées qui manquent cependant d'existence réelle à moins que l'on puisse montrer leur objet de référence. Ce positionnement rend impossible toute certitude sur Dieu, l'âme et même l'identité d'un individu, puisque la perception que nous avons de nous-même change avec le temps et ne trouve de continuité que dans l'imagination. Toute connaissance, même la connaissance scientifique, n'est donc que provisoire et soumise à la révision de l'expérience. À l'opposé se dresse la vision de

Leibniz, dont la philosophie faisait à l'époque partie du cursus de la majorité des étudiants allemands, y compris Kant. Leibniz pense qu'il existe des vérités de raison et des vérités de fait. Les secondes sont issues de l'expérience, mais la véritable connaissance dérive des vérités de raison - Kant qualifia cette doctrine « d'idéalisme dogmatique », dépassé par son « idéalisme critique »,

Toute connaissance spéculative possible de la raison

Se limite aux seuls objets de l'expérience.

CRITIQUE DE LA RAISON PURE

Kant fut formé dans la tradition du rationalisme leibnizien jusqu'à ce que, pour utiliser ses propres termes, il soit « réveillé » par Hume de son « sommeil dogmatique » rationaliste, moment qui marqua la fin de la période précritique. Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop insister sur le fait que la division entre rationalistes et empiristes, quoique pratique dans les manuels de cours, laisse à désirer. Entre autres raisons, parce qu'il est difficile de trouver des rationalistes qui méprisent totalement l'expérience ou des empiristes qui ne fassent pas cas du rôle de la raison.

La démarcation est plus claire si l'on parle de « philosophies orientées vers les mathématiques » (rationalistes) et de « philosophies orientées vers l'expérience » (empiristes). La position de Kant serait alors, en partant d'une approche rationaliste, de considérer le rôle de l'expérience, comme l'exigeait le réveil provoqué par Hume. Leur point de rencontre est précisément incarné par Newton, dans la mesure où celui-ci mathématise le comportement des corps, mais exige que les lois formulées respectent les données de l'observation empirique.

Au cours de sa phase précritique, Kant travailla principalement poussé par les progrès de la science en général, et de Newton en particulier, tout en ayant conscience des difficultés qui entravaient tout projet métaphysique. Comme nous l'avons déjà vu, Kant entendait par métaphysique une connaissance fondée sur des concepts qui ne peuvent être confirmés ou infirmés par l'expérience, comme l'immortalité de l'âme ou l'existence d'objets situés au-delà du monde sensible, y compris le fonctionnement de la raison même. Il conserva cette définition jusqu'à disposer des clés qui lui permirent, selon lui, de ne pas tomber dans les erreurs du passé.

Le parcours de Kant suit donc celui de l'ensemble de la pensée moderne jusqu'à lui : un travail de construction de nature à placer l'édifice du savoir à l'abri des attaques sceptiques. L'image de la connaissance comme un édifice en construction est de Kant lui-même. Il croyait toutefois

que les attentes initiales n'avaient pas été satisfaites. Il pensait que l'homme attendait de la raison beaucoup plus qu'elle ne pouvait lui apporter.

Pendant un temps, la naissance de la philosophie moderne (tant dans sa version rationaliste qu'empiriste) apparut comme un combat contre la tradition scolastico-aristotélicienne médiévale. Il est certain que lors des premières phases de la modernité, cette philosophie fut la cible d'attaques, mais lorsque Descartes ou Locke commencèrent leurs travaux, la scolastique était déjà un ennemi mineur. La philosophie médiévale avait été, au préalable, pourfendue par les fondateurs de la science nouvelle (de Copernic à Newton) et par les sceptiques tels Montaigne et Hume.

Copernic le premier, Galilée ensuite et enfin Newton mirent fin au géocentrisme traditionnel, fondé sur la somme de la révélation et des enseignements d'Aristote. En parallèle, aboutit la Réforme luthérienne, apôtre de la libre interprétation des Écritures (une thèse soutenue par une invention plus ou moins contemporaine : l'imprimerie, qui mit à la portée des familles un exemplaire des textes sacrés, traduits en allemand par Luther). La thèse luthérienne rencontra de sérieux adversaires. Le catholique Érasme de Rotterdam (1466-1536) avança que la libre interprétation donnait lieu au scepticisme le plus absolu, car si chacun pouvait interpréter la parole de Dieu selon ses propres critères, la vérité cessait d'exister. La réponse de Luther fut irréfutable : impossible, car le Saint-Esprit, qui inspire toutes les lectures et tous les hommes, n'est pas sceptique. Luther voyait encore Dieu comme le garant de la vérité, mais ce positionnement même perdait du terrain. Il laissait place à ce qui allait s'imposer comme l'une des caractéristiques de l'ère moderne : la substitution de Dieu par l'homme comme mesure de toute chose. Dieu cessait d'être le centre de l'Univers et sa place était prise par un homme qui n'avait plus besoin d'aucune divinité. Armé de la raison, il se sentait capable de tout comprendre : de la nature à la morale. Et Kant était là pour le démontrer en dépassant le scepticisme le plus récalcitrant.

Entre la modernité accomplie, qui s'en remettait à la capacité de la raison, et la pensée médiévale, une série d'auteurs s'attachèrent à détruire les croyances héritées du passé. Comme l'écrivit Descartes, ils enseignèrent à « douter de ce que l'habitude seule » leur avait appris. Citons, parmi ces auteurs, Michel de Montaigne (1533-1592) dont *les Essais* laissèrent une trace plus que perceptible chez Kant et constituent une prise de position claire qui conjugue l'éloge de la sérénité de la vie et de la vertu avec le scepticisme. Lorsque Descartes aborde, dans le Discours de la méthode, la construction d'une pensée rationaliste, il ne s'en prend pas à l'aristotélisme ni ne considère la scolastique comme un point de départ à revoir. Non, son point de départ est le doute méthodique. Toute connaissance qui prétend à la certitude doit nécessairement être exempte de ce doute. Lorsque Kant, qui outre les œuvres de Montaigne connaissait bien le scepticisme de Hume, étudie la possibilité de la connaissance certaine, il lui faut partir du principe que cette connaissance doit être imperméable aux critiques humiennes qui gravitaient autour de l'ensemble de son œuvre au cours de la période précritique.

Les œuvres de Kant antérieures à 1781, date de publication de la première édition de la Critique de la raison pure, présentent une continuité remarquable : alors qu'il travaille sur des aspects concrets de la physique nouvelle, il note que la métaphysique est incapable ne serait-ce que de s'approcher de la certitude qu'apportent les sciences. Il s'agit, donc, de faire abstraction de toute métaphysique antérieure qui n'a engendré que de la confusion. Mais ce que l'homme ne peut pas faire, c'est l'ignorer définitivement. En d'autres termes, Kant travaille sur des textes scientifiques, en s'attachant aussi bien au contenu descriptif de la nature qu'aux méthodes du travail scientifique, avec l'objectif d'élaborer une méthode propre qui lui permette d'atteindre, à un moment donné, le même degré de certitude dans les grandes questions de la métaphysique. Il l'expose avec une clarté remarquable dans le prologue de la première édition de la Critique de la raison pure :

« La raison humaine a cette destinée particulière, dans un genre de ses connaissances, d'être accablée de questions qu'elle ne peut écarter ; car elles lui sont proposées par la nature de la raison elle-même, mais elle ne peut non plus y répondre, car elles dépassent tout pouvoir de la raison humaine. »

CONNAÎTRE N'EST PAS PENSER

Les phénomènes sont un ensemble de données sensibles qui ont pour corrélat inséparable tout ce qui n'est pas l'objet de nos sens. Cette matière nue, le noumène, ne peut être connue, mais elle peut être pensée. Dans le même temps, comme le sujet ne crée pas les objets, mais opère sur les sensations, le noumène est également la cause de ces sensations. De ce nœud, l'idéalisme allemand, au tournant du XVIIIe au XIXe siècle, élimina le noumène considéré comme une entité étrangère au moi, cause de problèmes insolubles. Ses trois grandes figures, Fichte, Schelling et Hegel, renforcèrent la subjectivité de la connaissance de façon telle qu'il ne resta plus rien en dehors du moi transcendantal et de l'activité pure de penser. Cette approche atteignit son apogée à partir de 1900, lorsqu'Edmund Husserl (1859-1938) donna naissance à l'un des grands mouvements de la philosophie contemporaine, encore inachevé : la phénoménologie transcendantale. Husserl entendait la philosophie comme le savoir rigoureux, fondement de toute science et de tout savoir. Sa phénoménologie recherchait l'appréhension de l'essence de l'objet et soutenait que l'homme peut employer des actes de conscience intentionnels pour parvenir à décrire et isoler de lui-même les phénomènes de la réalité, dont il constitue le centre.